

Œuvres narratives de tradition orale dans l'est du domaine francoprovençal :

Trois ou Quatre Poucets *Tricksters* au ciel des contes

Christian Abry¹

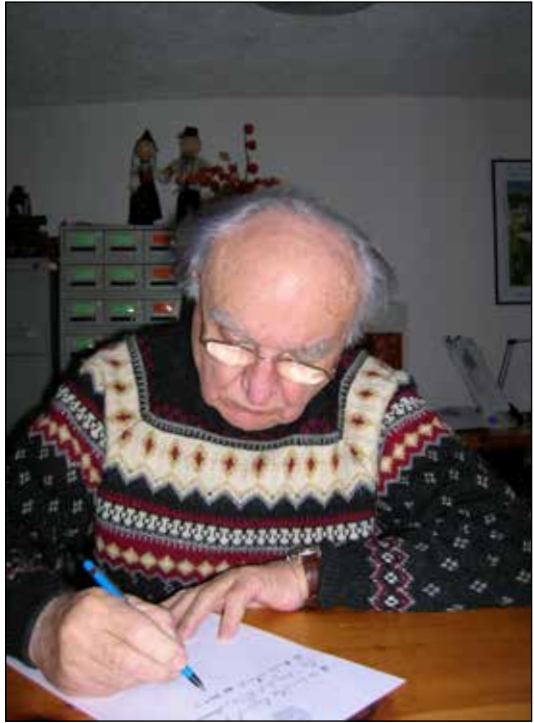
GASTON TUAILLON : UN DIALECTOLOGUE PASSEUR VERS DES PASSEURS DES ŒUVRES DE L'ORALITÉ

Gaston Tuillon fut incontestablement mon maître en parole dialectale franco-provençale, et au-delà un stimulant héritier de Gilliéron pour l'étude des configurations spatiales de la variation linguistique. Dans ma trajectoire de près de 50 ans, de la parole articulatoire à la parole narrative, j'ai dû faire appel à d'autres mentors et admirations. Pour la cognition motrice en général, le défunt Marc Jeanerod fondateur de l'Institut des Sciences cognitives à Lyon m'a beaucoup appris. Et pour l'évolution du langage, c'est Peter MacNeilage, de l'Université du Texas à Austin, qui m'a donné le bon départ pour développer le cadre théorique exposé dans ma direction des deux livres publiés successivement chez John Benjamins *Vocalize-to-Localize* et *Primate Communication and Human Language* (en 2009 et 2011). Mais comme on n'enseignait pas la *folkloristique* à l'université française (pas de centres célèbres comme Turku, Tartu ou Bloomington), c'est Tuillon qui me fit connaître Charles Joisten ; et par lui, cette tradition maintenue sans l'université dont les trois piliers furent Van Gennep (folklore), Paul Delarue (conte) et Patrice Coirault (chanson)². C'est sur cette qualité de passeur vers des domaines qu'il ne maîtrisait pas que je voudrais insister aujourd'hui. Pour le Val d'Aoste, c'est bien lui qui m'a fait reconnaître Alexis Bétemps, lequel m'a donné l'accès à un autre terrain où le conte proprement dit était encore bien vivant. Sérendipité : ce fut la découverte par un voisin de Palmyre Bal, Oreste Boniface enquêtant pour l'AVAS, qui nous livra un véritable 1001 nuits (sans sa compilation factice), *la conta di tsèvro*, à ce jour toujours absent de France comme récit à part entière et absent du catalogue Cirese-Serafini pour l'Italie. Ce qui nous a permis un an après la publication de la dernière version de Palmyre dans les *Mélanges Bétemps*, en 2003, de voir dès la première édition de la révision du catalogue Aarne-Thompson, devenu *The Types of International Folktales*³, notre contribution promue parmi les trois études fondamentales sur ce type (ATU 1199A), les versions de

Saint-Nicolas, Février 2006. Gaston Tuillon
au Centre d'études francoprovençales

deux authentiques narratrices d'œuvres de l'oralité disparues — Palmyre Bal de Sarre et Leonilda Chiartano de Rueglio — étant dorénavant connectées au répertoire du patrimoine narratif de l'Humanité.

Je ne reviendrai pas sur ma décision d'entreprendre, en plein sur le coup de sa disparition à l'été 2011, un périple en famille dans les Alpes galloromanes d'Italie. D'abord en reconnaissance des vallées francoprovençales entre Doire Baltée et Ripaire, qu'il n'aura visitées que sur la fin de sa vie. Puis en domaine occitan, au-delà des Vallées vaudoises, où nous avons reconnu et édité avec Jois-



ten le travail de Teofilo Pons, les Val Varaita et Maira, domaine du défunt folkloriste Sergio Ottonelli. Périple pour sa mémoire en prolongement de celle de Tuillon, le dialectologue : ils avaient sans doute tout pour se rencontrer. J'avais alors été accueilli par les *Nouvelles du CEFP (Bulletin, n° 64, 2011, pp. 56-70)* — ainsi que ceux qui avaient tenu à faire part de leur émotion, entre autres tous les intervenants de cette Table ronde — pour rendre compte de notre poursuite sur les « sentiers des âmes ». Le plus étonnant est que par deux livres de Viù qu'il avait ramenés dans sa bibliothèque — et que son épouse Gunhild Hoyer m'avait confié pour notre périple — Tuillon m'aura encore fait découvrir Donatella Cane (disparue l'année suivante, *Suppl. au Bull.*, n°68, 2/2013, 6 p.). Elle avait discrètement et sérieusement dirigé au début des années 70 l'une des rares collectes de récits en francoprovençal (cent « *favole e leggende* »), qui contienne suffisamment de contes-types merveilleux, pour avoir mérité d'être bien repérée dès le catalogue successeur du Cirese-Serafini, dans les deux tomes de *Fiabe di magia* de Renato Aprile. Tuillon : un passeur vers d'autres passeurs des œuvres de l'oralité.

On comprendra que — bien qu'ayant soutenu de près la parution dans notre collection *Le Monde alpin et rhodanien* d'œuvres d'auteurs qui lui avaient tenu à cœur jusqu'à la fin de sa vie (notamment Laurent de Briançon et Blanc la Goutte),

je ne fasse aucune allusion aux anecdotes de rencontres avec l'auteur qui sont d'un domaine rédactionnel qui se doit d'être confidentiel. Mes compagnons de table — qui ont par ailleurs contribué à publier différents types d'*ethnotextes* — sont là pour évoquer la méconnaissance des bonnes volontés, comme celle des moins accueillantes, pour la *littérature d'auteurs* produite en francoprovençal, par contraste avec les grands modèles littéraires consacrés par les élites culturelles (consécration⁴ par Nobel ou pape compris). Je vais me contenter de cette narrativité de longue durée — avec ses potentialités parfois seulement latentes — qui ne réclame scientifiquement aucune reconnaissance (même pas de l'UNESCO) pour justifier son existence universelle : aussi intangible chez l'humain que celle du langage, aussi tangible depuis que la technologie a fait mentir *verba volant*, en enregistrant les comportements audibles et visibles, jusqu'aux activités neurales.

« LITTÉRATURE ORALE »... UNE EXPRESSION QUI NE SAURAIT TROUVER SABOT ÉVOLUTIONNAIRE À SON PIED

Dès *Orality and Literacy* (1982, pp. 12-13), Walter Ong a démontré l'échec d'une définition apophatique. En résumé : expliquer *littérature orale* à un lettré (« littéré »)...Autant expliquer, à un enfant qui n'a jamais vu que des pneus, ce qu'est un sabot de cheval ! Un raté littéraire *sans avenir évolutionnaire* (*hoof=toenail*), condamné à l'impasse, se coupant de toute possibilité pour rendre compte du développement de la capacité narrative depuis l'enfance humaine, quelle que soit la théorie proposée, y compris celle que nous avons fondée sur le contrôle intégré de ce que nous avons baptisé *narrative frame*⁵, qui vient se développer sur les *deictic frame* et *predicative frame* du langage (Abry, *op.cit.*, Benjamins, 2011).

Plus pratiquement, il n'est pas inutile de rappeler d'entrée les précisions suivantes données par une spécialiste du conte, Nicole Belmont (en débat avec autre spécialiste qui ne le connaît que par ses sources écrites « Réponse à Claude Brémont », *Féeries*, n° 4 2007, pp. 209-210) :

« [...] le malentendu a une source plus profonde. J'insistai [...] sur la désignation des matériaux en cause : contes européens de transmission orale. Le terme "conte" a de très nombreuses acceptions. Ce fatras sympathique du langage courant a besoin d'un affinage scientifique. Et la première démarche doit permettre de séparer les récits qui ont été élaborés et qui se transmettent dans l'oralité de ceux qui sont passés par la lettre. D'évidence, les mécanismes d'élaboration et les lois de transmission ne peuvent être les mêmes. Faute de quoi, la confusion continuera à régner. Cette vérité d'évidence a souvent été minimisée, éventuellement niée, par les spécialistes des contes littéraires et ceux des récits qui, sans doute d'origine orale, sont passés par la suite dans l'écrit. C'est ici que l'on pourrait relever des

indices de fétichisme, fétichisme de l'écrit, ne serait-ce que dans la dérision suscitée par le terme de "littérature orale". Comme s'il ne pouvait exister d'autre conception de l'œuvre littéraire qu'écrite. Tous les malentendus, les confusions et les désaccords proviennent de cette non reconnaissance. Si l'on s'occupe des contes, quels qu'ils soient, on ne peut faire l'économie de ce passage par l'oralité ».

Notre titre parle donc d'*œuvres* narratives⁶ transmises de paroles en paroles, tout comme il existe des *œuvres* de danse transmises de corps à corps. Peu importe leur taille pour les qualifier comme telles : pas forcément une épopée comme l'Odyssée tel *Le mariage de Meho Smilagić*, chanté en plus d'une douzaine de milliers de vers sur plusieurs jours par le *guslar* monténégrin Avdo Međedović, dans les années 30. C'est tout comme un air à danser fredonné mérite autant d'attention sur sa production qu'un chant de moisson. Et nos rencontres iront d'une formule narrative minimale (un motif) jusqu'à des récits de plusieurs épisodes. Nous avons tenu à préciser : œuvres narratives *en* francoprovençal, car il ne faut prendre "littérature francoprovençale" que comme une commodité trompeuse de langage, tout spécialement quand il s'agit d'appliquer à ces œuvres le qualificatif de *littérature*. S'agissant de nos récits, il serait en effet complètement inexact de réserver tel conte-type à un domaine linguistique donné — parler de *la* littérature orale francoprovençale, comme on parle de *la* littérature française ; alors qu'on parle enfin de la littérature *de langue* française, comme du roman indien contemporain de langue anglaise —, car le conte traverse allègrement les frontières des linguistes, bien mieux que la chanson. Nous insisterons donc en donnant des exemples sur la situation qui fait coexister à l'intérieur du *domaine linguistique du francoprovençal*⁷, d'autres idiomes que l'on emploie en narration depuis longtemps, moins connus que le français et l'italien, comme le piémontais⁸. Comment en ayant pour objet les œuvres narratives de tradition orale, peut-on considérer les récits livrés en français, en italien, en piémontais, etc., par des locuteurs de dialecte francoprovençal, comme devant être rejetés du corpus parce qu'ils ne sont en patois ? Une opinion que nous avons pourtant encore tout récemment rencontrée, y compris chez des collègues conscients des situations de di(tri)glossie, faisant par ailleurs profession de l'étude du français régional. Pour prendre un exemple de taille, faut-il considérer que l'une des plus riches collectes de contes et récits fantastiques, celle de Charles Joisten en Savoie et Dauphiné, ne nous livrerait le plus souvent que des mots ou expressions en patois ? Alors qu'il s'agit de la source irremplaçable d'une mémoire narrative de tradition orale au beau milieu du *xx^e* siècle. Comment ne pas savoir repérer, en tant que linguistes, dans la version française — pour des conteur(e)s porteur(e)s de deux systèmes linguistiques — ce qu'une autre spécialiste du conte, Marie-Louise Tenèze, a appelé les *parties dures* du récit ? Ainsi il n'est pas paradoxal de constater que les patoisants qui ont narré, au collecteur qui ne parlait pas leur dialecte, ici en français (ailleurs en italien),

ont réussi par là-même à livrer ces parties linguistiques résistantes — *résilientes* —, lesquelles n'apparaissent évidemment pas si tout le récit est en dialecte. La collecte Joisten est ainsi une mine encore inexploitée de régionalismes (localismes), toujours bien repérés comme tels (y compris les différences de genre), si besoin avec leurs références dialectologiques ; sans compter les nombreux micro-toponymes toujours précisément localisés. Nous rencontrerons bientôt de tels exemples, sans doute les plus importants pour les amoureux de la langue des contes dans son devenir.

Partons maintenant à la recherche de ces « Trois ou Quatre Poucets *Tricksters* au ciel des contes », tous présents dans l'Est du francoprovençal, que ce soit en France, en Suisse romande, au Val d'Aoste, ou dans les vallées francoprovençales du Piémont.

POUCET PETIT ROI RUSÉ “AIGLOPORTÉ ” AU PLUS HAUT DU CIEL DES OISEAUX

L'oilla é lo poudzè. — Heutta l'è la conta d'an drola de gadjuye, euntri l'oilla é lo poudzè : « Vèyèn-nò qui l'è bon de volapé pi ô, su pe lo siel ? » — tappe lé lo poudzè. Pe comèché l'oilla baille gneunca fèi a la бага mi pe fenì, totchéye dedeun son orgueille, l'asette. « Pouo poudzè — pènsô — comèn t'o-heu la fèi de gagné ? T'i l'iji lo pi pitchou é delecà que l'a fa lo Bondjeu é mè dze si la rèina di siel ». Eun pènsèn heutte bague, l'oilla ivre se grouse-z-ole é se tappe di greuppe. An queurta bèichà é aprì su, soutchan-uya é pourtèye de l'er tsô que l'aépro se sopèn di montagne. Eun poyèn, le couhe topéye de brènye é de pèhe l'ayòn dza léchè la plahe à l'erba fritse di montagne, é aprì i hllapèi é a la nèi blantse di llaché. Le micho, i fon de la valoda, l'ion rènquemì de pecò grise, perdù dedeun lo vèa di pro é l'ardzèn di torèn. Mi l'oilla n'ayè pounco proi, l'oillè lèi fée vire i poudzè... É pai, eun féyèn de grou tor, tsertsô d'otre couràn pe poyé euncoa. De couràn todzor pi frè é pi rèa, defesilo a métrizé ; de couràn a retchan-ì avouì le-z-ole lardze iverte, pe po nèi léché scapé gneunca an miya. Â, de su lé, se vèijè rènquemì lo siel pése, é lo solèi l'î an lemî blantse sènsa tsaleur. L'î arééye a la lemита que l'ayè jamì depasó, gneunca can, da dzoun-ia, plèn-a de fouse é de queriozité, l'ayè defià lo Bondjeu. Mi hi cou son orgueille n'ayè pounco proi é pai, avouì eun dèri éfor, l'oilla se tappe deussù eungn otro couràn, rèa é dzaló comme lo couisse... é su ! Tott'a l'euntor â l'î rènquemì lo silanse ; l'oilla sèntchè son queur biché pe l'éfor é l'er l'î seu feun que lèi scapô euntri le plume di-z-ole, totte élardjéye pe lo retchan-ì euncó eun moumàn : jamì l'î poyéye tan ô. « Qui so se lo poudzè aruye euncó a me vire de bo lé » — pènsô l'oilla, plèn-a de fiertó — mi eun hi moumàn, eun se verièn, lèi sèmbè-ti po de sènti eun « tchépi » ? L'î lo poudzè, que s'î catchà dézò la sin-a ola é l'î reusto-lèi to hi tèn. L'î tellamènte pitchou que l'oilla s'î gneunca apesuya de hi cor sènsa pèise, é

l'ayè pourto-lò canque su lé ! Â, dézò son regar étoun-ó, lo poudzè se grampiillò su pe son crepion. Aréó i coutsòn de l'oilla, euntremi di sin-e grouse-z-ole, lo poudzè s'aétse a l'euntor, fa eun piquioù soito é : « N'i gagnà la gadjuye — lèi di — â, soplé, pourta-mè bo, que hé n'i tan frè ».

Euntroù — conta oralla que Daniel Fusinaz l'a recueilli é adató. (Pour l'écoute, et la traduction française, cf. <http://www.patoisvda.org/gna/index.cfm/textes-en-ligne/270.html>).



2009. Écoles primaires de Charvensod chef-lieu

Daniel, qui l'a d'abord publié en 2012 dans *L'écho des montagnes*, nous précisait en cet automne 2014 : « La dame qui connaissait l'histoire est décédée il y a quelques années, elle s'appelait Maria Irene Luboz (connue par tout le monde chez nous comme : *Mariye pïtchoù Feli*). Elle était née à Introd le 25 janvier 1917 (jour du saint Patron de la commune, ce qui annonçait peut-être déjà le caractère non ordinaire de la personne : une véritable mémoire vivante du village). Elle m'avait raconté cette histoire il y a une trentaine d'années à peu près. En l'écoutant je me suis rappelé d'avoir déjà entendu ce récit une quinzaine d'années avant, quand j'étais tout petit, le soir à l'étable, par ma grand-mère Ida (de 1905) ou mon grand-père Léon (1901), tous les deux nés et vivant depuis toujours à Introd. »

Ce type, l'ATU 221A *Test : Who Can Fly Highest*, et celui qui le contient avec l'incipit l'ATU 221 *The Election of King of Birds*⁹, dont les occurrences vont de l'Eurasie et de l'Afrique aux Aborigènes en passant par les Indiens Omaha des Grandes Plaines, a été illustré dans les travaux les plus célèbres, de Frazer à Lévi-Strauss. Outre ces références du catalogue ATU, nous signalerons seulement, à l'occasion de l'achèvement en ordre alphabétique de la monumentale *Enzyklopädie des Märchens (EM)*, l'entrée *Zaunkönig (EM 14, col. 1211-1214* ; et avant *EM 8, Königswahl der Tiere, col. 181-186)*, entrées qui renvoient aux ouvrages majeurs, sinon à toutes les études dans nos domaines linguistiques respectifs. En Italie, nous ne mentionnons pas sa diffusion à partir de références livresques, comme "conte celtique", etc. Plusieurs études linguistiques consultées pour les différents noms de l'oiseau, ne font que mentionner l'existence du conte comme bien connu (y compris depuis l'antiquité), sans en donner de version. Ainsi pour le Frioul, grâce à l'amabilité de Carla Marcato (« Ornitonimia friulana: Lo scricciolo », *Ce fastu?* n. 58, 2/1982, pp. 253-262), nous avons ce type de renvoi à l'antiquité pour un ouvrage plus proche de nos Alpes valdôtaines : « Bonelli [*I nomi degli uccelli nei dialetti lombardi*. Torino, 1902 ; que nous n'avons pu consulter]

ricorda un'antica ed assai diffusa favola del «reattino che all'aquila aveva dichiarato di saper volare più in alto di lei; essa per tutta risposta batte l'ali, s'alza, si leva, si perde nelle nubi, solo però tanto da poter ancora al basso far sentire la sua voce, che grida sdegnosa al piccolo presuntuoso:

—Chi è ora più in alto di noi? Ove sei che neppur ti vedo?.

—Qui è più alto di te.

Le grida egli saltandole dalla testa sulla schiena. L'avea essa portato fin lassù senza accorgersene. » (p. 255).

Au sud, en Piémont occitan, Matteo Rivoira, a satisfait notre curiosité sur les deux attestations du conte publiées dans l'enquête sur le roitelet de l'*Atlante Linguistico ed Etnografico del Piemonte Occidentale*, à Pramollo Val Chisone et Piasco en Val Varaita ; ajoutant un ouvrage sur Boves près de Cuneo (Del Piano, Franco & Giuliano, Fausto. *Béstie, béstiette, béstiäs... Bestiario popolare bovesano*, coedizione V.U. e Associazione Primalpe-Boves, 2002, p. 112, version tenue d'un témoin qui a accepté de venir la raconter à l'école). De l'autre côté des Alpes la plus proche rencontre de ce type se fait avec la collecte C. Joisten (*Contes populaires du Dauphiné*, t. II, 1992 [1971], p. 107), dont voici en exemple une version notée sous sa forme la plus simple, non littérisée, en respectant le genre du patois qui a résisté au français.

« L'aigle [1] et le roitelet avaient fait un pari pour être le roi ou la reine des oiseaux. C'est celui qui monterait le plus haut qui serait le roi des oiseaux. Alors le roitelet il s'est mis dessous l'aile de l'aigle et quand l'aigle a été bien *haute*, le roitelet a fait un saut par-dessus et il a dit :

—C'est moi qui suis le roi des oiseaux ! »

(mai 1952 Mme Sylvie Léothaud, 75 ans, cultivatrice, La Bessée-du-Milieu, com. de L'Argentière-la-Bessée, Hautes-Alpes, son village natal. [1] « Aigle » est du genre féminin en patois).

Sur ce nom de Poucet pour le « roitelet » (troglodyte), il se trouve — comme nous l'a aimablement signalé dès 2011 Saverio Favre, directeur du BREL — que *podzè* n'est pas apparu par les enquêtes de l'*Atlas des patois valdôtains*, mais via le *Guichet linguistique* à l'occasion des versions disponibles traduites en patois de plusieurs localités. Les attestations les plus anciennes sont dans l'enquête encore inédite de l'*Atlante Linguistico Italiano* (com. de M. Rivoira) : *poudzé* à Leverogne (point 17), et *poûdzèt* à Cogne (point 22). Au total, on a une nichée de sept Poucets en Val d'Aoste, en additionnant ces attestations, avec celles des contes du *Gnalèi* : Aoste (*Poudzet*), Arvier (*Poudzè*), Introd (*Poudzé*), Valgrisenche (*Poudzé*), Charvensod (*Poudzat*, cette dernière par le bulletin *Liaison* de la commune, du 19 juin 2009, pp. 23-28, avec dessins d'enfants). Au delà, il faut aller hors francoprovençal, au nord dans le Jura bernois pour trouver un *roi pueça* (Alice Brügger, *Les noms du Roitelet en France*, Zurich, 1922). Et en pays romanche où fleurit le type *polisch(et/in)* (carte 487 de l'*Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale*), où il est bien considéré comme un personnage de conte (Alexi Decurtins, *Lexicon rumontsch cumparativ*, Coire, 2012 : « **polischet** m. 1. (Märchenfigur) Däumling m. - 2. (ornith.) Zaunkönig. [...] von “**polisch**” ‘Daumen’, mittels -et [...] » ; signalé à C.A. par Gunhild Hoyer).

Ce *Podzè* est-il un *trickster mythique* ? Pas si on a une idée étroite classiquement grandiloquente du mythe, uniquement digne de nous “expliquer”, sans étio- logie à plaisanteries, l'origine des conquêtes majeures de l'Humanité. Pour nous c'en est indubitablement un — sans que nous ayons à considérer que ce conte en serait une forme dégradée, retombée en enfance — même s'il n'apporte pas en Val d'Aoste par sa ruse le feu donné par Dieu, comme dans cette version du pionnier de l'anthropologie sur le terrain valdôtain de Cogne, Robert Hertz, recueillant fidèlement d'un de ses “poilus”, Petitjean bûcheron des Islettes en Argonne, avant de mourir au printemps 1915 :

« Le feu a été gagné par le rikiki qui a été le chercher au ciel. Ils ont fait une *pariure*, eux deux le buzard, pour aller chercher le feu, celui qui monterait le plus haut, qui chanterait le premier arrivé au plus haut. Le buzard, il a de grandes ailes, c'est l'oiseau qui va le plus haut ; le roitelet, chez nous on l'appelle toujours “rikiki”, et il vole à rase terre et ne quitte pas de chanter. Mon buzard veut se mettre en route, il déploie ses ailes. Mon roitelet lui monte sur le dos, l'autre ne s'en aperçoit pas parce qu'il est si fin, le rikiki, et le rikiki arrive le premier parce qu'il est dispos et il se met à chanter tout de suite et y lève la queue. — (Le narrateur rit, tout content de la bonne ruse du petit rikiki.) Alors le Bon Dieu lui a donné le feu ». (http://classiques.uqac.ca/classiques/hertz_robert/socio_religieuse_folklore/hertz_socio_rel_folklore.pdf; p. 157).

POUCET CATASTÉRISÉ DANS LA GRANDE OURSE : DE LA WALLONIE À LA SUISSE ROMANDE

Nous avons déjà relaté cette découverte pionnière de mythologie comparée de Gaston Paris *Le Petit Poucet et la Grande Ourse* (1868, 1875), lors de la Fête des Patois en Aoste il y a quatre ans (*Nouvelles du Centre*, n. 63, 1/2011).

La situation de rejet de cette proposition, tout spécialement dans son rapprochement avec l'ATU 700, n'a pas changé. Une "exécution" en quelques pages (112-117) dans l'exemplaire de *Paroles païennes* que Nicole Belmont avait dédié à sa sortie en 1986 pour C.A. : « Il est inutile de préciser que toute la construction de Gaston Paris est totalement arbitraire puisque le seul indice repose sur la dénomination populaire wallonne de la Grande Ourse (à laquelle il faut ajouter une expression tchèque « Poucet en char »)¹⁰ (p. 116) ; ou plus décisivement bref encore dans l'*EM 3, Däumling* (AaTh 700), col. 354, datant de 1981 : « Die astralmythol. Deutung — unter Hinzuziehung des Hermeshymne —, wie sie G. Paris versucht hat, ist unhaltbar [intenable] ».

Citons pourtant une vision plus historique de la discipline récemment parue (par Claudine Gauthier, *Histoires croisées. Philologie et folklore de 1870 à 1920*, Les Carnets de Bérose 1, 2013, pp. 89-90), laquelle a le mérite premier de lui redonner la parole pour sa défense :

Pendant plus de trente ans, Gaston Paris va devoir subir des accusations qu'il juge injustifiées et auxquelles il répondra ouvertement dans un compte rendu de *Romania* aux contes roumains édités par Lazare Sainean, datant de 1896. Il écrit ainsi :

« Il n'est pas dans le vrai quand il dit que mon étude «porte l'empreinte des exagérations fantastiques et des théories mythologiques de Max Müller». Ce qui caractérise la méthode de M. Max Müller, c'est l'interprétation étymologique des mythes et des contes et leur explication par des phénomènes solaires. Or, dans *Le Petit Poucet et la Grande Ourse* j'ai procédé tout autrement. J'ai montré que chez divers peuples de l'Europe, slaves, germaniques et romains, la Grande Ourse s'appelle le Char Poucet, et une des étoiles du devant Poucet. C'est là un fait incontestable, et il est non moins incontestable que ce fait a un rapport au conte de Poucet-Däumling conduisant un char ou une charrue. Maintenant, ai-je bien compris et expliqué ce rapport ? On peut le contester mais alors il faut proposer une autre explication, et, en tout cas, on n'a pas le droit de me reprocher des fantaisies mythologiques où je ne suis pas tombé. C'est pourtant un reproche que l'on m'a déjà maintes fois adressé à l'occasion de ce petit livre, que plus d'un (je ne dis pas M.S.) cite sans l'avoir lu et raille de confiance. Je ne rougirais pas de m'être, il y a près de trente ans, égaré sur d'illustres traces ; mais en fait je n'ai point cette erreur sur la conscience ».

(Gaston Paris, « Compte rendu aux *Basmele Române in comparatiune* », *Romania*, t. 25, 1896, p. 304).

Ironie de l'histoire — quand on connaît l'ostracisme de Meillet pour tout comparatisme mythologique —, celui qui va s'inspirer, sur le tard de sa vie, de Paris et reprendre ce dossier d'Hermès pour sa Lituanie natale, sera le célèbre linguiste Greimas, fondateur de l'École de sémantique de Paris. Nous savons, depuis sa correspondance avec C.A. (citée dans les *Mélanges Bétemps*), qu'il ignorait jusqu'en 1985, dans son dernier livre *Des Dieux et des hommes* (p. 20), l'existence même d'un Poucet français de l'ATU 700 et *a fortiori* l'essai de Gaston Paris. Son article posthume paru en lituanien dans *Baltos Lankos* en 2003, nous a été traduit grâce à l'entremise amicale de Thomas Broden, le biographe de Greimas, nous faisant découvrir tout l'intérêt prononcé du sémanticien pour la reconstruction structurale dans ce cadre du comparatisme.

Mais c'est de l'école russe, d'un spécialiste comme Yuri Berezkin — bien en avance sur les tenants de la dite nouvelle mythologie, celle d'archéologues férus d'analyse de distances statistiques à la cladistique, sur *Le Chaperon Rouge*, etc., Berezkin qui les a précédés sur l'analyse du complexe de la *Chasse cosmique* —, que va nous venir le meilleur argument pour considérer Poucet dans la Grande Ourse, comme un être mythique, fondamentalement *eschatologique*. Profitant de l'érudition du comte Potanin, qui avait déjà au XIX^e siècle collationné les informations publiées dans la revue *Mélusine*, un motif a été créé C25C. *Big Dipper and the end of the world*, rassemblant les annonces *apocalyptiques*, de fin du monde, tout spécialement lorsqu'un petit homme (Alcor) agira dans la Grande Ourse. Ce motif va de la France aux Apaches, en passant par l'Ukraine, le Kazakhstan.... En France, seul le Vivarais (l'Ardèche) avait été repéré par Potanin : Alcor surveille près de la queue de cette casserole quand elle entrera en ébullition, alors il en déversera le contenu entraînant la fin du monde (*Mélusine*, 1878, col. 53). En fait dès la Basse Bretagne, les informations rassemblées par notre ami Daniel Giraudon à partir des folkloristes comme Sébillot et de ses propres collectes, nous rappellent que si le charretier (Alcor) de cette "charrette boîteuse" *ar C'harr gamm* de Grande Ourse « parvenait à faire rouler l'ensemble comme il faut, le chariot partirait à toute vitesse en emportant derrière lui les autres étoiles et l'univers entier avec elles et ce serait la fin du monde ». (*Traditions populaires de Bretagne. Du soleil aux étoiles*, 2007). Dans le pays messin [Metz], le char est conduit par trois chevaux mal attelés, que le conducteur (Alcor) essaie de remettre en ligne : quand il y parviendra, la fin du monde arrivera (*Mélusine*, 1885, col. 33). Et voici que toujours dans *Mélusine* (1895, col. 156), on apprend qu'un septuagénaire de Villars-lès-Blamont (Doubs) explique à l'instituteur enquêteur que ce nom de *tchaï Peussat* signifie « le char de Poucet », parce que, « à côté des trois chevaux de la voiture, il y a une étoile qui est toujours en mouvement. C'est Poucet, conducteur du char, qui s'efforce de monter à cheval ; mais il ne peut y parvenir,

et le jour où il réussira, ce sera la fin du monde ». En exploitant les communications inédites de Louis Gauchat du *Glossaire des patois de la Suisse romande* à la riche synthèse de Carlo Volpati (« Nomi romanzi delle Orse, Boote, Cigno e altre costellazioni », *Zeitschrift für romanische Philologie*, vol. 53, n. 3, 1933, pp. 449–507) et ce qui est publié du *GPSR*, ce nom de char Poucet est connu en Suisse voisine (depuis qu’il y a été signalé pour la première fois dans le *Glossaire* du Doyen Bridel, mort en 1845 : *tser à podjet*), de-ci de-là depuis l’Ajoie, le Jura bernois, et en s’approchant au plus près du Val d’Aoste, sur l’adroit du Valais à Savièse (Vaud) : *tsè a Pòdzè* « char à Poget » (*GPSR* s° **char** 6°). Mais sans eschatologie connue.

EN VAL D’AOSTE : POUCKET PSYCHOPOMPE, DE L’ENFER AU PARADIS

C’est dans la Vallée d’Aoste, à Cogne — dans la plus ancienne collecte de contes proprement dits, celle de Christillin parue juste au début du xx^e siècle dans *La Tradition* (rassemblée et rééditée par nos soins en 1992) — que nous allons retrouver le contact avec l’eschatologie. Par l’intermédiaire d’un récit de *mythologie chrétienne*, un conte plutôt *pieux*¹¹, où le dénommé Petit Poucet, *trickster* dans la série des “chauffeurs du diable”, ayant réussi, en dupant les démons, à faire sortir toutes les âmes (sauf une vieille particulièrement méchante envers ces diables !), s’en fait le pasteur, les poussant devant lui.

« Il conduisit ces âmes au loin, cherchant un lieu pour y demeurer. Chemin faisant, il rencontra le bon Dieu qui lui demanda :

— Où vas-tu ?

— Je vais bâtir un paradis pour moi et pour ces âmes. Veux-tu faire paradis ensemble ?

— Oui, je veux bien ; seulement j’exige que la première fête soit à moi.

— Et moi je veux, dit le Petit Poucet, que la première fête soit en l’honneur de saint Jean mon patron.

— À cette condition-là, je me sépare de toi ; car je veux que la première fête soit la Fête-Dieu.

— Arrangeons-nous à l’amiable, dit le Petit Poucet. Je vous laisse la première fête ; je prends la deuxième pour mon patron, il pourra bien se contenter ».

(*Contes du Val d’Aoste*, AVAS, Musumeci Editeur, Quart AO).

La rencontre “occurrence” entre les deux fêtes se produit une fois par siècle (...1451, 1546, 1666, 1734, 1886, 1943, 2038, 2190...). Crainte comme apocalyptique — elle déclencha plusieurs paniques bien réelles, notamment chez les Protestants des Pays-Bas craignant d’être massacrés par les Catholiques (cf. Willem Frijhoff, *Embodied Belief*, 2002, pp. 208-209). Ce dont témoigne cette prophétie, attribuée entre autres à Nostradamus ou à sainte Brigitte de Suède :

*Quand Georges Dieu crucifiera,
Que Marc le ressuscitera,
Et que Saint Jean le portera,
La fin du monde arrivera.*

Autrement dit, selon le comput catholique : quand Pâques était fixé au 25 avril (Saint Marc), le Vendredi Saint tombait à la Saint Georges, le 23 avril, et la Fête Dieu tombait (portait) sur la Saint Jean, le 24 juin. On a bien *un dialogue entre l'ancien et le nouveau*, dont témoigne l'étiologie donnée dans la négociation entre Poucet et Dieu. Comme la liturgie : la Fête du Saint Sacrement (installée au XIII^e siècle) pouvait glisser à la limite jusqu'au 24, le solstice dans la tradition, repoussant alors la Saint Jean au 25, car celle-ci est du rit double de première classe, avec octave *commune*, soit juste d'un degré inférieur à celle du Saint Sacrement, à octave *privilegiée de deuxième ordre*.

Dès 1734 l'Abbé Prévost raillait cette crainte d'apocalypse (dans *Le Pour et Contre*, pp. 187-189). Mais bien plus tard, le *Journal des Instituteurs* du Dimanche 25 mars 1894, reprenant *Le Temps*, leur commentait encore cette prophétie :

« La fête de Pâques, régulatrice de toutes nos vieilles coutumes européennes [...] arrive de très bonne heure cette année : le 25 mars, ce qui ne se reproduira plus avant l'an 1913. [Au plus tôt] Pâques peut arriver le 22 mars. [la dernière fois] en 1818 ; mais c'est ce qu'on ne verra plus avant le XXIII^e siècle. [La date] la plus tardive est le 25 avril, ce qui est arrivé en 1666, 1734, 1886, et ce qui se reproduira en 1943, 2038 et 2190. » (n° 26, 38^e année, pp. 406-407).

Et quand Pâques était fixé ces années-là au plus tard, l'influente capitale des Gaules catholiques célébrait régulièrement le grand jubilé séculaire de la Primatiale Saint-Jean-de-Lyon.

Le Val d'Aoste — hôte en cet automne 2014 de cette *VIII^e Fête valdôtaine et internationale des patois* au pied du Mont-Blanc — a maintenant de quoi raconter, aux petits comme aux grands. Dans la série des “pourquoi ?”, l'étiologie de Poucet roitelet. Certes pas l'eschatologie de fin du monde d'un Char Poucet, en montrant — comme aux petits Liégeois de Wallonie ou venus, voire nés, dans cette vallée — Alcor dans la Grande Ourse. Mais il y a l'étiologie — par un Petit Poucet ayant accordé à Dieu en personne, la préséance de sa Fête sur celle de son Patron saint Jean au solstice — en fait l'étiologie d'une liturgie qui, si elle n'était pas respectée, risquerait de conduire à une eschatologie apocalyptique. Mais enfin, toujours pas de Poucet avalé par sa vache... Revisitons donc ces vallées francoprovençales, en remontant du sud vers le Val d'Aoste, entrant dans ces vallées où Gaston Tuillon, vers la fin de sa vie, avec son épouse Gunhild Hoyer, a connu les derniers terrains francoprovençaux où il n'avait pas encore posé le pied. Nous ne pouvons au bout de cet hommage que lui offrir *in memoriam* les aventu-

res narratives de ce quatrième petit *Trickster*, celui que les spécialistes du conte — peu enclins à le supporter comme non-unifiant dans ses aspects étiologiques/eschatologiques — ne veulent toujours pas reconnaître au ciel... *pace* Gaston Paris.

POUCET DANS LE VENTRE DE LA VACHE : DE LA VALLÉE DE SUSE AU VAL DE L'ORCO

VALLÉE DE SUSE : CONDOVE

Francesco Pautasso, *Il francoprovenzale di Mocchie e Laietto [Condove TO]*, Youcanprint Self-Publishing, Via Roma 73, 73039 Tricase (LE), Italia, 2014, pp. 157-162.

Dzampoulieùt

N vir igna fumèla marià da d brivota i y-avìt pa gnun meinà. I meinà a y piaizioùn gro, e i y-avìt gro dzoy d fare la mare, ma i meinà a reuvavou propi pa. I savìt pa pi a que seunt voutese e ign djoueùrn i y-a pensà d'alé vey igna maga vèyi, qu'i itave loun loun sèl mountagne daré dou Civrari.

I y-a trovà la vèyi nta sueù cabourna e i y-a countayi soun fastudi. La vèyi i y-at eicoutala e pré i y-a dit moda fare pèr avey d meinà: «Preuna stou tasqueùt ihe qu'ou l'at ign'emboutà d feizeùl. Buta ign peireùl pien d'àiva dou nais slou feu. Queunte l'àiva i y-eut cousieunta, tapa ddin ign feizeùl, e pré vesa subi la peiroulà slou bètum d meizoùn».

La fumèla i y-eut tournà a sueù meizoùn e i y-a fait moda la vèyi i y-avìt dit. I y-a butà ign peireùl pien d'àiva dou nais slou feu, i y-a spètà qu'i aounese cousieunta e queunte qu'i couyit, ntou moumeùn qu'i deuvit tapé ddin ign feizeùl, i y-a pensà que un ou visse pa prou e i y- a vèsà ddin

Pollicino

C'era una volta una donna, sposata da alcuni anni, che non aveva figli. I bambini le piacevano moltissimo e avrebbe voluto fare la mamma molto volentieri, ma essi non arrivavano. Non sapendo piú a che santo votarsi, un giorno pensò di recarsi da una vecchia maga, che abitava su di una montagna lontano lontano dietro al Civrari.

Trovò la vecchia nella sua casetta e le raccontò il suo cruccio. Questa la stette ad ascoltare e poi le disse come fare pèr avere dei bambini. «Prendi questo sacchetto di fagioli, torna a casa e fa come ti dico. Metti a bollire un paiolo pieno d'acqua di fonte. Quando l'acqua bolle getti dentro un fagiolo. Poi subito versi il contenuto del paiolo sul pavimento della cucina».

La donna tornò a casa e fece come la vecchia maga aveva detto. Mise sul fuoco il paiolo pieno di acqua di fonte, aspettò che bollisse, ma al momento di gettarci un fagiolo fu colta dal dubbio che un fagiolo solo non fosse sufficiente, e vi gettò tutti i fagioli del sacchetto. Poi subito versò il

tou lou tasqueùt d feizeùl. Pré i y-a vesà la peiroulà slou bètum. Subi tuti i feizeùl a soun queumbiase n tanti meinà, tuti tchitou tchitou, pa pi greunt d'in feizeùl.

La fumèla i y-eut trouvase tuti hi meinà entoueùrn e i y-ere gro counteunta. Ma cay subi i y-a ncaminà a sagrinese e abutese el meun inti tsèvèy. I meinà a avioùn tuti besougn d quentsoza: un ou piourave, l'àoutou ou l'avìt fam, l'àoutou ou l'avìt sèy. Ign àoutou ou l'avìt seugn, ign àoutou ou voulìt setese, ign àoutou ou voulìt sayi. Un ou voulìt fare pipi, l'àoutou popò. Tuti as lamentavou e a frignavou sampe pi fort. La fumèla i savìt pa pi quen fare, i y-a preuy gna ramahi e i y-a ramahayi tuti tuti tuti vieù, fora d meizoùn. E subi tuti i meinà a soun tournà a éise d feizeùl moda dveun.

La meizoùn i y-eut tournà a éise voida: pa pi gnun meinà entoueùrn. La fumèla i y-a dzamay tacà a dimarcourse moda dveun, queunte i y-ere seunsa meinà. I y-eut setase dapé dou feu e i y-a tacà a piouré: «Queun i faou oureù, seunsa meinà e seunsa feizeùl da fare coire».

Mentre qu'i y-ere lay qu'i piourave, i y-at seuntù igna vous tchita tchita: «Mama!» I y-eut bucasse entoueùrn, i y-a pa vit reun. «Mama, i seuy ihe nta ramahi», i y-a dzamay seuntù. A y-ere ign meinà tchitou tchitou, qu'ou l'ere breuncase a la ramahi e ou l'ere pa leisase ramahé vieù. La fumèla, gro counteunta, i y-a cudilou e nlevalou e l'a nnayi nom: Dzampoulieùt, pèrqué ou l'ere pa d pi gro dou poli dla meun.

Dzampoulieùt ou l'ere tchitou, ma ou l'ere fort e pien d couradzou. Ou itave coun sueù mare e, sicoume qu'ou l'ere tchitou, a y capitavou tante aventure.

contenuto del paiolo sul pavimento della cucina. Ed ecco che tutti i fagioli si tramutarono in bambini, tutti piccoli piccoli, non più alti di un fagiolo.

La donna si trovò circondata da quei piccoli bambini ed era molto contenta. Ben presto la gioia si tramutò in preoccupazione prima ed in disperazione poi. I bambini cominciarono presto a manifestare le loro esigenze più immediate e tutti allo stesso momento: chi piangeva, chi aveva fame, chi aveva sete, chi voleva dormire, chi voleva andare in bagno, chi sedersi, chi uscire a passeggio; era un lamento generale che cresceva d'intensità. Ben presto alla poveretta saltarono i nervi, prese una scopa e li spazzò via tutti tutti, ed i bambini tornarono ad essere fagioli come prima.

Per un po' in quella stanza regnò una calma irreali; dopo un altro po' la donna cominciò a rammaricarsi come prima, quando era senza figli. Si sedette allora vicino al focolare e si mise a piangere: «Che faccio ora, senza figli e senza fagioli da fare cuocere?»

Ma ecco che mentre piangeva, sentì una vocina piccola piccola: «Mamma!» Si guardò intorno e non vide nulla. «Mamma, sono qui nella scopa». Era un bambino, il quale si era aggrappato ai rametti della scopa di saggina e non si era lasciato spazzare via. La donna, contentissima, lo prese in cura e lo allevò. Gli diede nome Gianni Pollicino, perché non era più alto del pollice della mano.

Pollicino era piccolo, ma era forte, ardito ed avventuroso. Stava con sua madre, e siccome era piccolo, gli capitavano molte avventure.

Sueù mare i y-avìt igna vatsi. La vatsi i y-avìt nom Moùria. N vir Dzampoulieùt ou l'a menà la vatsi a larzé e queunte qu'ou l'eut reuvà ntou prà, a y-eut tacà a piòoure, a trouné, a sludé. A piouvìt fort fort fort, e Dzampoulieùt ou l'a decidù d parese dzot dla foyi d'ign sol. Pèrque dapé dou prà a y-ere ign ort, e a y-ere semenà d poureut, d carote, d sol, d feizeùl. Pèrò la vatsi i countinouave a djré, a djré, i mindzave l'erba, i y-eut pasayi dapé e i y-at mindzà la foyi dou sol. Co mindzà lou tchitou!

Dzampoulieùt ou l'eut trovase nta peunhi dla vatsi e subi ou hèrcave d sayi fora. Ou l'a taca a brayé da dдин a la vatsi: «Moùria, aleleviola, vay a meizoùn. Moùria, aleleviola, vay a meizoùn». E la vatsi i y-eut ncaminase veur meizoùn.

Reuvà a meizoùn, dveun a la stala a y-ere ign batsah pien d'àiva, e la vatsi i y-at ncaminà a béire. E Dzampoulieùt da dдин la peunhi ou y dizit: «Moùria bèy, Moùria bèy». E Moùria i countinouave a béire. A forhi d béire a y-eut aounuyi da liberé la peunhi e Moùria i y-a fait igna bèla bouza n mèh a la coueùrt dveun meizoùn, e Dzampoulieùt ou l'ere ntila bouza! Moda itchè Dzampoulieùt ou l'eut sayù da la peunhi dla vatsi. Ou l'ere tout erblà d bouza dai pé a la teta, ma ou l'ere pa fase reun.

Aloura Dzampoulieùt ou l'eut alà a lavese aou batsàh dla fountana e a y-eut aounuyi freut acol. Pèr eitsaoudese ou l'eut alà dapé dou feu, e ou l'eut eicounduse daré dla pèra qui servit a teni freum i peireùl a breundeùn dla tséina.

N po apré i y-eut reuvà co lay dapé dou feu igna veyi, qu'i y-avìt co freut. La veyi i y-avìt igna foudalà d groye d nòise. I y-at tapale slou feu pèr fare igna bèla djoulà, e

La sua mamma aveva una mucca che si chiamava Muria. Un giorno Pollicino andò a pascolarla e quando arrivò nel prato cominciò a piovere, a tuonare e a lampeggiare. Pioveva a dirotto. Pollicino si riparò sotto una foglia di cavolo. Infatti vicino al prato c'era un orto con piante di porri, carote, cavoli, fagioli. Però la mucca, che continuava a andare in giro e mangiare l'erba, gli passò vicino e mangiò la foglia di cavolo. Ed anche Pollicino!

Pollicino si trovò nella pancia della mucca e subito cercò di uscire dal ventre della mucca. Cominciò a gridare da dentro la mucca: «Muria, su, torna a casa, Muria, su, torna a casa». E la mucca prese la strada di casa.

Arrivata a casa, davanti alla stalla vi era una vasca piena d'acqua, e la mucca incominciò a bere. Pollicino dall'interno della mucca continuò: «Muria, bevi, bevi! Muria, bevi bevi!» E Muria continuava a bere. Ad un certo punto a forza di bere la pancia divenne troppo piena e Muria dovette evacuare. Muria depose una grande boazza in mezzo al cortile e Pollicino era nella boazza! Così Pollicino era riuscito ad uscire, tutto sporco, dai piedi alla testa, ma sano e salvo.

Allora Pollicino andò a lavarsi alla vasca di una fontana e gli venne freddo. Per riscaldarsi andò a mettersi vicino al fuoco del focolare e si sedette dietro la pietra che si usava per tenere fermi i paioli appesi.

Poco dopo arrivò al focolare anche una vecchietta che aveva freddo. La vecchia portava il grembiule pieno di gusci di noci e le gettò sul fuoco per ravvivare la fiamma.

pré i y-at aoufà la vesta daré e y-eut virase e courbase, pèr eitsaoudese ben ben aou feu. Dzampoulieùt ou l'a bucà ben e pré ou l'a dit: «Tchutchura, tchutchura, la veyi i moustre el tseumbe aou feu». La veyi i y-eut virase a buqué, ma i y-a pa vit gnun. I y-a pensà qu'i y-ere sbagliase e i y-a dzamay aoufà la vesta. Dzampoulieùt ou l'a dzamay bucà ben e ou l'a dit: «Tchutchura, tchutchura, la veyi i moustre lou daré aou feu!» La veyi i y-eut scapa vieù: «El masque, a y-eut el masque ntou feu», i brayave.

Ign àoutou vir Dzampoulieùt ou l'eut alà nsèma a igna beunda d brigueùnt. Leuy ou savit pa qu'a y-erou d brigueùnt, a avioùn maque diyi que a voulioùn alé a vey ign gro payi qu'ou l'avit nom: la Vileù d Moze.

Queunte qu'a soun reuvà aou payi, a y-eun trovà igna crota qu'i y-avìt l'uss fourà pèr leisè pasé ddin lou tsat. Ntloura i tsat a travayavou ntèl crote a guerné el toumè dai rat.

I brigueùnt a y-eun dit a Dzampoulieùt: «Te que t seu tchitou, pasa ddin la crota daou pèrtù dou tsat e pré porta fora igna toumeù pèr nos». Dzampoulieùt ou l'a capì que i soun amis a y-erou d ladre d toumè, ma ou pouyit pa scapé, pèrquè a y-erou pi gro e pi fort que leuy. Ou l'eut dounca intrà neun ntila crota daou pèrtù dou tsat. I y-ere piéina d toumè, dure e mole.

Da ntila crota Dzampoulieùt ou l'a tacà a brayé pi fort qu'ou pouyit: «Piyou la pi dura o la pi mola?» E i brigueùnt: «Piya hala que d vòout, ma ita quèy, qu'a sampe mey, que lou padroùn ou seunte!» E Dzampoulieùt dzamay: «Piyou la pi dura o la pi mola?» E i brigueùnt: «Piya hala que d vòout, ma ita quèy, qu'a sampe mey, que lou padroùn ou seunte!» Ma Dzampoulieùt ou brayave

Dopo si voltò e si alzò la gonna pèr riscaldarsi meglio al fuoco vivo. Pollicino dal suo nascondiglio osservò la scena e disse: «Vergogna, vergogna, la vecchia scopre le gambe!». La vecchia si voltò di scatto, ma non vide nessuno. Pensò di avere immaginato la voce e di nuovo alzò la gonna e si mise in posa davanti al fuoco. Di nuovo Pollicino osservò lascena e poi disse: «Vergogna, vergogna, la vecchia scopre il sedere!». La vecchia scappò via dicendo: «Le streghe, ci sono le streghe nel focolare!»

Un'altra volta Pollicino venne arruolato da una banda di briganti. Questi avevano convinto Pollicino a seguirli fino al grande villaggio vicino, la Villa di Mocchie. Lui non sapeva che erano dei briganti.

Arrivati al villaggio, passarono davanti ad una cantina, che aveva l'uscio con un buco per lasciare passare il gatto. In quel tempo i gatti lavoravano a sorvegliare il formaggio nelle cantine, tenendo a bada i topi.

I briganti istruirono Pollicino: «Tu che sei piccolo, entra dal passaggio del gatto, prendi un formaggio e portacelo fuori». Pollicino si rese conto che i suoi nuovi amici erano dei ladri di formaggio, ma non poté fare obiezioni perchè erano molti e più forti di lui. Entrò quindi nella cantina. C'erano molte forme di formaggio, stagionate e fresche.

Nella cantina, Pollicino si mise a gridare: «Prendo quella più dura o quella più molle?» I lestofanti di rimando bisbigliarono: «Psss, prendi quella che vuoi ma sta zitto che è sempre meglio, che il padrone sente». E Pollicino ancora più forte: «Prendo quella più dura o quella più molle?» E i briganti: «Prendi quella che vuoi ma sta zitto che è sempre meglio, che il padrone

sampe pi fort e sla fin lou padroùn ou l'a seuntù. Ou l'eut reuva d coursa toun ign tourtourou n meun e i ladre a soun scapà peunhi a tèra da tuti i cantoun.

Pré lou padroùn ou l'a dounà igna toumeù n paga a Dzampoulieùt, qu'ou l'a pourtala a sueù mare.

Ma la toumeù que Dzampoulieùt ou l'a pourtà a sueù mare, i y-ere dura o mola?

(L'auteur dit tenir ce conte de *Paoulin-a d Toumalin*, 1877-1938, sa grand-mère paternelle et marraine)

VALLÉE DE VIÙ

Donatella Cane, Elena Guglielmino, Anna Rivotti, Laura Rivotti, *Favole e leggende della Valle di Viù*, Tipo-Litografia Tricerri, Via Villa Giusti, 64/C, Torino, sans date [1977], pp. 21-24. (épuisé)

Gian Pojòt

In bòt j'avet in pare e na mare ch'o j'än avù in fiòt d'in chitì che, fòrse ch'o j'ere chitì, o j'än butà nòm Gian Pojòt.

O l'än tinù ichi an pò 'd ten' e pòi o j'än dit: «Ma pròpi fali fare niente a rincròi cò, mandenlo almeno a portà an pasturra la vaci».

E in gioèrn più che l'auto o l'än mandà a largìa la vaci ant in pra da visin a 'n ciamp ëd còi.

O son stà ichi na briva, pòi a s'ä butà a piovre, a diluviave, e Gian Pojòt o j'ä dit: «'Nlai, bòja fauss, issi i ciapo totta la piògi, i vau a sosta sotta a 'n còi».

La vaci o j'ä pì gnòn viù Gian Pojòt e sän

sente». Ma Pollicino gridava sempre di piú, tanto che il padrone lo sentì. Egli subito si precipitò alla cantina con un nodoso bastone e i ladri fuggirono per ogni dove.

Poi il padrone diede un formaggio in premio a Pollicino, che lo portò a sua mamma.

Questo formaggio, che Pollicino portò alla sua mamma, era molle oppure duro?

Gian Pidocchietto

C'erano una volta un padre e una madre che hanno avuto un figlioletto talmente piccolo che, tant'era piccolo gli hanno messo nome "Gian Pidocchietto".

L'han tenuto lì un po' di tempo e poi hanno detto: «Ma proprio fargli far niente, dispiace anche, mandiamolo almeno a portare al pascolo la mucca».

E un giorno piú del'altro (= un bel giorno) l'han mandato a far pascolare la mucca in un prato vicino ad un campo di cavoli.

Sono rimasti lì un bel po', poi s'è messo a piovere, diluviava, e Gian Pidocchietto ha detto: «Oh, 'boia fauss' (= esclamazione di disappunto corrispondente a: Accidenti! ecc...), qui prendo tutta la pioggia; vado a ripare sotto un cavolo».

La mucca non ha piú visto Gian Pidoc-

ch'a fai?, a dì: «Oh, i vau lai a mingia li còi, fàu più vitto a ampime». Pòi, as capòi, o j'ero cò pi bon, neh.

E ansembio a li còi a j'ä cò mingia Gian Pojòt.

E dòpo, can ch'o j'ì stà ant la pànsi dla vaci, chiòo o li disé: «Alegra, la vi; Alegra la vi!»

E la vaci, ch'a j'ere cò piina, a s'ä ancaminaji per tornas a soa cà 'nlai ant o tet.

Aruvà lai a cà, pare e mare: «E Gian Pojòt? E Gian Pojòt?»

E Gian Pojòt o j'ere gnòn.

Ciamlo da issì, ciamlo da lai, ma niente da fare.

Chiòo da 'ndin a la pànsi dla vaci o disé preu: «Mama, i sé issì». Ma soa mare a sinté gnòn.

Pòi a j'ì vinù tart e soa mare a dì: «Orà a j'ì eura d'alà a mode, vau a mode e pòi i toòrno a sercalo».

A vai a mode e Gian Pojòt o j'ere si chiti cho j'ist alà giù ant o làit.

La mare a pòrte sù lo làit e comme d'usual a fai la tomma 'd làit mo e Gian Pojòt o j'ì stà ant la tomma.

Pòi a j'ä portà la tomma an cròta e toiti li gioòrn a j'alave a prende na tomma da mingia vei la polenta e Gian Pojòt o li disé: «Ma mama, prònn sitta ch'a j'ì pi bona!»

Chiòlla a sinté preu na veus ma a capissé gnòn da 'ndoa a viné.

chietto e, che cosa fa?, dice: «Oh, vado là a mangiare i cavoli, faccio più in fretta a riempirmi». Poi, si capisce, erano anche più buoni, vero ?!

Ed assieme ai cavoli ha pure mangiato Gian Pidocchietto.

E poi, quando è stato nel ventre della mucca, le diceva: «Allegra, la strada! Allegra, la strada»

E la mucca, che era ache piena (= sazia), s'è incamminata per tornarsene a casa sua, là nella stalla.

Giunto là a caa, padre e madre: «E Gian Pidocchietto? E Gian Pidocchietto?»

E Gian Pidocchietto non c'era.

Chiamato di qua, chiamato di là, ma niente da fare.

Lui, da dentro al ventre della mucca diceva “preu” (Rafforzativo usato per porre maggiormente l'accento sull'azione compiuta): «Mamma, sono qui». Ma sua madre non sentiva.

Poi si è fatto (Letteralm.: è venuto...) tardi e sua madre dice: «Adesso è ora di andare a mungere, vado a mungere e poi torno a cercarlo».

Va a mungere e Gian Pidocchietto era così piccolo che è andato giù nel latte.

La madre porta su il latte e, come al solito, fa la toma di latte (appena) munto e Gian Pidocchietto è rimasto nella toma.

Poi ha portato la toma in cantina e tutti i giorni andava a prendere una toma da mangiare con la polenta e Gian Pidocchietto le diceva: «Ma mamma, prendi questa che è più buona!»

Lei sentiva sì una voce ma non capiva di dove proveniva.

Fin can che in giòrn pì che l'auto a prònn la tomma ichè ch'a j'avet Gian Pojòt andin, la pòrte 'nlai sla tàula, a taje la tomma e Gian Pojòt o j'ì sautà fò da 'nt la tomma e o s'ä butà a sauterlà lai sl'ass dla polenta.

Òh, granda fòista, o j'än toèrna trovà son Gian Pojòt, pò capi, o j'ero contän comme 'd rè.

N'auto bòt Gian Pojòt o j'ere lai ant la coòrt ch'o girolave e antramente a ruve 'd lada ch'o volon alà robà 'd vin, percòj o savon ch'a j'avet na cròta piina 'd vin cò finna bon.

Aleura, comme fare a intrà, comme gnòn fare, basta, o vejo sto fiòt e o dijo: «Fasen na ròba, pernen sto fii e lo fasen passà da pla fra, lo fasen alà giù, i li donen la gomma, o butte la gomma ant lo botal e pòi nosàuti i tiren lo vin, can ch'i j'en li botal issì fò piin is n'alèn e goernavo».

O butto giù Gian Pojòt, o li dono la gomma e chiòd can ch'o j'ì stà lai 'ndin o pense: «Orà issì li lada o pòlo pa più cucame e s'im butto a braia, magari li padron o sinto e o vegno a discuvertali».

E paròj o s'ä butà a braia: «Ma calo vin j'ai da tìra? Calo j'ai da prende? Tiro lo vin biànch ò tiro lo vin nòir?»

«Ma fä lo piàsì, Gian Pojòt, rista chiòt, che li padron o no sinto».

«Ma mòì i sai gnòn. Calo ch'i tiro? Tiro lo vin biànch ò tiro lo vin nòir?»

Finché un bel giorno (Letteralm.: un giorno più dell'altro), prende quella toma che aveva Gian Pidocchietto dentro, la porta là sul tavolo, taglia la toma e Gian Pidocchietto è salta fuori da dentro la toma e si è messo a salterellare là sull'asse della polenta.

Oh, grande festa, han di nuovo ritrovato il loro Gian Pidocchietto, puoi capire, erano contenti come re!

Un'altra volta Gian Pidocchietto era là nel cortile che gironzolava e nel mentre arrivano dei ladri che volevano andare a rubare del vino, perché sapevano che c'era una cantina piena di vino piuttosto buono (Letteralm.: anche persin buono).

Allora, come fare ad entrare, come non fare; basta, vedono questo ragazzino e dicono: «Facciamo una cosa, prendiamo questo ragazzo e lo facciamo passare attraverso l'inferriata, lo facciamo andar giù, gli diamo la gomma, mette la gomma nella botte e poi noi tiriamo il vino; quando abbiamo le botti qui fuori piene ce ne andiamo, e... 'goernavo' (= Letteralm.: guardate-vi, abbiate cura di voi; saluto augurale tipico degli abitanti di Viù e dintorni; qui usato con senso di beffa e irrisione)».

Mettono giù Gian Pidocchietto, gli danno la gomma e lui, quand'è stato là dentro, pensa: «Adesso qui i ladri non possono più acciuffarmi e se mi metto a gridare, magari i padroni sentono e vengono a scopri!».

E così s'è meso a gridare: «Ma quale vino ho da tirare? Quale devo (Lett.: ho da) prendere? Tiro il vino bianco o tiro il vino nero?»

«Ma fa' il piacere, Gian Pidocchietto, stazitto, che i padroni ci sentono».

«Ma io non so. Quale tiro? Tiro il vino bianco o tiro il vino nero?»

«Ma stà chiòt, fä mäch lo piasì, che li padron o no sinto».

Ma chiòo o brajävve sempa an bò pì fòrt, fin ch'a j'ä ruvà cò lo momän che li padron o j'än girià per lai e o j'än sintù.

Aleura o son ruvà giù e o j'än fàit scapà li lada e pòi grande ambrassade e fòiste a Gian Pojòt ch'o j'avet salvà to lo vin.

(Conté par Elena Aires)

VALLÉE D'ALA : BALME

Gianni Castagneri, *Lassù sotto la luna. Vita agro-pastorale nelle alte valli*, Neos Edizioni, 2008.

La stòria at Djàn Pouiât

Iavìt an bòt na màri e an pàri qu l'avioiùnt an fàt, quiùt quiùt, q'ou s'chamavét Djàn Pouiât. An dì ou l'ànt mandà a boué dal pòichess vatchess c'ou l'avioiùnt, ma mentre ou iéret ant' lou prà, iat ancaminà a piòouri. Djàn Pouiât, q'ou s'avìt dismentia lou parapieuva, ou l'at studià bin da stchancà na fòii at lavassi e at butasse souta par parasse da la piòdji. Ma na vatchi qui mindjévet l'erba, i s'at nint arcoursouà que souta la fòii iavìt carcùn, e ant'un boucouñ iat travoundou la foi e lou magnà. Pàri e màri q'ou lou vioiùnt nint arivà, ou l'ant ancaminà a tchamàlou: «Djàn Pouiât! Djàn Pouiât an'téstou?». Mentre que ou tchamàvount visin al vatchess, ou l'ant sintù na voùss qui disìt : «Sé issì, sé an tla pànssi da vatchi mòra». Souñ pàri e souà màri ou savioiùnt pint coume fari, ma a'n bél moumànt, la vatchi iat tirià an pàt, e iat saoutà fòra Djàn Pouiât.

(Gianni Castagneri nous a dit tenir ce conte de sa grand-mère paternelle)

«Ma sta' zitto, fa' solo il piacere, che i padroni ci sentono».

Ma lui urlava sempre una volta più forte, finchè è arrivato anche il momento che i padroni son passati nelle vicinanze (Lette-ralm.: han girato per là) ed han sentito.

Allora sono arrivati giù ed han fatto scappare i ladri e poi... grandi abbracci e festeggiam-enti (complimenti, ecc.) a Gian Pidocchiet-to che aveva salvato tutto il vino!

La storia di Gian Pouiât

C'era una volta una madre e un padre che avevano un bambino, piccolo piccolo, che si chiamava Gian Pouiât. Un giorno l'hanno mandato al pascolo delle poche mucche che avevano, ma mentre era nel prato, è cominciato a piovere. Gian Pouiât che si era dimenticato l'ombrello, ha pensato bene di strappare una foglia di "lavassi" e di mettersi sotto per ripararsi dalla pioggia. Ma una mucca che mangiava l'erba, non si è accorta che sotto la foglia c'era qualcuno, e in un boccone ha inghiottito la foglia e il bambino. Padre e madre che non lo vedevano arrivare, hanno incominciato a chiamarlo: «Gian Pouiât! Gian Pouiât dove sei?». Mentre chiamavano vicino alle mucche, hanno sentito una voce che diceva: «Sono qui, sono nella pancia della mucca scura». Suo padre e sua madre non sapevano più come fare, ma in un bel momento, la mucca ha scorreggiato ed è saltato fuori Gian Pouiât.

La leggenda di Gian Pidocchietto e i Folletti del Vento del Colle del Nivolet

Un giorno, un contadino e una contadina, di Ceresole, ebbero la gioia di mettere al mondo un figlio.

La gioia era grande, ma il bambino, piccolo, piccolo, piccolo; così piccolo che lo chiamarono Gian Pidocchietto. Un giorno Gian Pidocchietto andò insieme alla mamma a portare al pascolo le mucche. Soltanto dietro casa, vicino all'orto, perché la mamma doveva badare anche al latte per le tome.

«Gian Pidocchietto» disse la mamma «torno in casa, mi raccomando fai buona guardia alle mucche». Era una bella giornata di sole, ma il tempo in montagna è molto variabile, in particolare a Ceresole perché in cielo abitano i Folletti del Vento del Colle di Nivolet. Questi, per far dispetto agli uomini gonfiano le nuvole e poi le scaraventano una contro l'altra. Fu così che due nuvolette di passaggio divennero due nuvoloni neri, neri e venne giù un bel temporale. Gian Pidocchietto, che era giudizioso, per non bagnarsi tutto si riparò sotto un cavolo. Bisogna aggiungere che questo temporale improvviso, disturbò non poco anche le mucche, che avevano ancora una grande fame. Difatti per riempirsi più in fretta la pancia cominciarono a mangiare i cavoli. E così, com'è come non è, Gian Pidocchietto finì nella pancia della mucca. Quando la mamma, molto indaffarata intorno alle tome si rese conto che pioveva, corse subite fuori per cercare Pidocchietto. Ma cerca di qua, cerca di là, Gian Pidocchietto non c'era più. «Sono qui, nella pancia della mucca» ma la mamma... non sentiva. Si era fatto tardi e la mamma si mise a mungere le mucche. Fu così che Pidocchietto finì nel secchio del latte al latte fu aggiunto il caglio e messo nella forma per le tome «Sono qui, sono qui» ma la mamma non sentiva. Guardava fuori dalla finestra e sperava di veder tornare Pidocchietto. Le tome vennero messe in cantina; ogni sera la mamma ne tagliava una fetta per la cena. «Prendi questa che è più buona» diceva Pidocchietto. La mamma sentiva, ma non capiva, credeva fosse uno scherzo dell'immaginazione, tanto aveva voglia di sentire la voce di Pidocchietto, tanto desiderava il suo ritorno. Una sera la mamma prese una fetta di toma da quella giusta. Potete immaginare quale fu la gioia di quella mamma quando vide Gian Pidocchietto saltare fuori dalla toma. Fecero una grande festa, invitarono tutti i vicini.

*E a mi, chi i sera dre l'us a man gnanca dat nà ciapa at prus*¹²

«Questa storia è stata raccontata da Claudio Zanotto Contino, *Teatro delle transmigrazioni*, durante la sua permanenza a Ronco Canavese avvenuta il 7-8 Agosto 1997, insieme con Geraldina la *sommaire*».

NOTES

¹ Avec la collaboration de Daniel FUSINAZ, Rouja MEYNET et Matteo RIVOIRA. Par ordre alphabétique. Cette intervention étant bien le fruit d'une collaboration, indispensable pour nous s'agissant des sources de l'oralité et de l'expérience de leur (re)diffusion dans leur milieu d'origine par tout média, en grande urgence depuis la petite enfance, comme l'a rappelé Madame Fabrizia Derriard, Syndic de Courmayeur, en introduction de cette Fête des Patois. De ce côté-ci des Alpes, en patois et français du Val d'Aoste. Et vers le sud, sans oublier non plus le piémontais et l'italien des vallées francoprovençales sœurs, illustrées ici par la publication de versions de *Poucet dans le ventre de la vache*, nouvelles ou jusqu'alors inédites en Val d'Aoste, qui ne connaît toujours pas de versions de ce type international ATU 700. Surprise: l'ATU 221A, avec un *Podzè* « roitelet » (troglodyte), est apparu dans le ciel valdôtain, grâce à Daniel Fusinaz (*Équipe du Centre d'études francoprovençales*, Saint-Nicolas), qui l'a diffusé, à partir de sa tradition familiale à Introd, via *Lo gnalèi*, Guichet linguistique. Et à notre sollicitation, il a bien voulu continuer à en rechercher d'autres sources via le même réseau : pari réussi pour Lillianes avec une version « mère » l'ATU 221. C'est encore lui qui nous a permis d'en faire entendre de vive voix, pour notre présentation, une traduction de Valtournanche, lue par Rouja Meynet qui y enseigne le patois. Matteo Rivoira (Ricercatore, Caporedattore dell'*Atlante Linguistico Italiano*) avait commencé pour nous avec succès, à l'occasion de la précédente Fête des Patois en 2010, la poursuite en Piémont occitan de l'ATU 700, à partir d'une version d'une conteuse venue des vallées vaudoises dans la collecte de Charles Joisten en Dauphiné (pour ce type, inégalée en France). C'est lui qui — en plus d'une aide bibliographique indispensable qu'il ne nous jamais ménagée — nous a signalé la parution toute récente de la version la plus longue recueillie en domaine francoprovençal : celle de Condove sur le versant adroit de la Vallée de Suse (*cf. infra*).

² Tradition hors-universitaire, soutenue sur le tard par le CNRS, notamment avec Marie-Louise Tenèze pour continuer le catalogue Delarue et, pour la danse Jean-Michel Guilcher, le fondateur de l'ethnochoréologie française, dont on a fêté les cent ans (accomplis depuis le 24 septembre 2014) à Paris-Créteil comme à Brest, cet automne.

³ Helsinki, 2004, grâce à Hans-Jörg Uther (d'où l'abrégié ATU), par sa rencontre en 2003 à Toulouse (*Cahiers de Littérature orale*, 57-58, 2005), dans un colloque *Nommer/Classer les contes populaires*, avec Nicolas Abry, qui élaborait alors avec Alice Joisten l'indexation de l'édition de la collecte Charles Joisten (*Êtres fantastiques en Dauphiné et Savoie*, 5 vol. parus en 2005-2010). Correspondance suivie depuis, y compris pour cette contribution.

⁴ Cf. ici-même, Claude Bouvier pour Mistral avec Echegaray en 1904. Jean-Baptiste Martin nous a rappelé, de son côté, que Benoît XVI avait consacré (« c'est le mot qui convient ! », nous dit-il) son audience générale du mercredi 3 novembre 2010 à Marguerite d'Oingt.

⁵ Comme les « contines » à la *Little Piggie* (*Fingererzählungen*, EM 4,1146-1158). Exemples de cette *narrative frame* en Val d'Aoste, comme à Introd : « *Hi* [Déictique: Celui-ci] *va qui-i de bouque* [Prédicat: va chercher du bois]/ *Hi va qui-i d'ée* [eau]/ *Hi va fée couée* [faire cuire]/ *Hi meudze to* [mange tout]/ *E hi n'a poumi rein* [n'a plus rien du tout] ! » (R.-C. Schüle [dir.] *et al.*, 1974, *Formulettes et jeux de l'enfant valdôtain*, p. 36). Premiers contes prodigués sur la main de l'enfant, largement avant qu'il sache compter sur ses doigts (après le *subitizing*

du bébé — permanence d'une triade d'objets —, une numérotation, encore *sans base* et *sans distinction ordinal/cardinal*).

⁶ *Œuvres des arts du récit*, pas simples récits de vie, d'expérience, etc. ; par ailleurs tout à fait dignes d'être recueillis, surtout pour mieux comprendre le passage de l'expérience à la narration, comme nous l'avons démontré pour les expériences mettant en jeu des êtres fantastiques issus d'un *état dissocié* du cerveau, en *paralysie du sommeil* (M.-A Cathiard, C. Abry. N. Abry, « A propos des récits de corps fantômes dans la paralysie du sommeil. Existe-t-il un pont psychologique neurocompatible entre l'expérience d'une illusion et l'adhésion à une délusion ? », *Serchus, Rivista del Centro di Documentazione della Tradizione Orale (CDTO) di Piazza al Serchio (LU)*, n.2, anno II, 2012, pp. 43-66 ; version française de « Phantom-Körper in der Schlafstarre – Illusion oder wahnhafter Zustand ? Eine kognitionpsychologisch-narrative Annäherung », *Jahrbuch für europäische Ethnologie*, Dritte Folge, 6, 2011, pp. 227-252.)

⁷ « ... dans l'est du domaine francoprovençal » ne situe que l'orientation de cette contribution, avec une petite partie en Suisse et surtout les vallées d'Aoste, de Lanzo et de Suse. Elle ne ressuscite pas la proposition de M^{sr} Gardette d'un francoprovençal oriental, latinisé plutôt par le Valais que par Lyon. Hypothèse non soutenable, comme nous l'avons déjà montré (dans notre chapitre « Le paysage dialectal » de Abry *et al.* (dir.), *Les Sources régionales de la Savoie*, Fayard, 1979), étant donnée l'hétérogénéité chronologique de plusieurs cartes de même configuration que nous avons ajoutées à deux exemples de Gardette. Contre cette hypothèse, notre recours à la méthode de Paul Aebischer dans ses études sur les toponymes *Martereys* (cimetières), avec *terminus a quo* et *ad quem* déterminés.

⁸ Sans que nous devions oublier que le francoprovençal et le piémontais peuvent aussi rencontrer sur leurs marges des voisins alémaniques, *Töitschu* de Gressoney en Aoste, ou *Titzschu* d'Alagna Valsesia. Pour de longues versions de Poucet ATU 700 dans ces deux localités, à côté de versions galloromanes du Val de Suse, Val Cluson, Val Germanasca, Val Varaita, majoritairement occitanes (domaine du colloque), cf. M. Rivoira, C. Abry, « Sulle trace di Pollicino nel ventre delle vacche. Dal Delfinato alle Valli del Piemonte e dal microcosmo del pastorello al macrocosmo degli astri », In Roberto Micali, Renato Sibille, *Choza da pa creir. Cose da non credere, Presenze fantastiche nella cultura popolare in area occitana*, Atti del Convegno, Salbertrand, 30 ottobre 2010, pp. 17-27.

⁹ C'est ce type que Daniel nous signale avoir découvert dans son dernier mail : « Vendredi passé [28 novembre 2014] m'a écrit notre informateur de Lillianes (Vallée du Lys, Gressoney) pour me dire qu'elle a fini par trouver quelqu'un de son village qui en avait déjà entendu parler [de cette histoire]. Ce quelqu'un est sa sœur qui l'avait entendue de son mari, déjà décédé, qui devait à son tour tenir cette histoire de sa mère, décédée elle aussi. J'ai donc téléphoné à notre collaboratrice pour quelques précisions supplémentaires. Elle m'a dit que sa sœur était née en 1940 et que sa belle-mère (la mère de son mari) devait être du début du siècle passé et qu'elle a toujours vécu à Lillianes. En gros l'histoire parle d'un pari non pas entre l'aigle et le troglo[dyte] mais entre les oiseaux de toutes les espèces (ou de plusieurs espèces), pari consistant toujours à voler le plus haut dans le ciel. L'aigle monte plus que tous les autres et de ce fait croit avoir gagné mais à ce moment le troglo (connu sous le nom de « ariatel ») qui s'était caché sur lui (ou sous ses plumes), lui monte sur la tête et gagne le pari. Voilà l'histoire « dé l'oya é dé l'ariatel ».

¹⁰ *Chaur Pôcè*, repéré dès la première moitié du XIX^e siècle en liégeois par Grandgagnage (*Dict. étym. de la langue wallonne*, 1845, p. 153) ; un type corroboré plus largement depuis dans l'*Atlas Linguistique de la Wallonie* 3, 46-49 ; et avant, dès 1933, étendu par tout un chapelet d'attestations dans l'Est, continuant jusque dans la Suisse romande, par Volpati (*cf. infra*). Pour les comparaisons indo-européennes de Paris (pas qu'en tchèque), cf. sa citation qui suit.

¹¹ Pour emprunter à Marie-Louise Tenèze dans le tome 3 du catalogue français, plutôt qu'en termes de folkloristique « religieux ».

¹² Cf. « ...Et moi j'ai pas eu la moitié d'une poire », formule de clôture dans trois contes donnés par Pierre Rua à Abriès en Queyras, appris de son père à Sampeyre, Val Varaita, ou de son patron dans la Combe de Suse (C. & A. Joisten, *Contes du Dauphiné*, t. III, p. 146 et p. 187).